

## ÉLÉMENTS CHRÉTIENS ET LEUR FONCTION DANS LA POÉSIE DE MAḤMŪD DARWĪŠ

Krystyna Skarzyńska-Bocheńska

*Université de Varsovie*

Maḥmūd Darwīš, un poète de talent, originaire de la Palestine arabe, est né en 1942 dans le village Barwa en Galilée. En 1948 son village natal a été rasé par l'armée israélienne et sa famille s'est retrouvée dans un camp de réfugiés. Il en parle ainsi: "Mon enfance a été transportée dans le feu ... sous les tentes de réfugiés ... en exil. Soudain, à l'âge de six ans, j'ai dû devenir homme, trouver la force de résister." Deux ans plus tard, Darwīš s'est retrouvé à nouveau en Israël où il a vécu jusqu'à l'année 1971. Il a été militant de "l'Organisation de la terre", organisation patriotique palestinienne, il a collaboré avec le Parti Communiste israélien et pour son activité politique et littéraire il a été plusieurs fois emprisonné.

Il est avant tout poète – "poète chevalier" luttant pour la libération de sa jeune bien-aimée – qui est sa patrie, la Palestine. Cette patrie de rêves libérée est le seul thème de sa poésie contenue dans une quinzaine de vastes recueils. En 1971 le poète quitte Israël et va à Beyrouth pour y chercher une plate-forme plus large de défense de sa cause nationale. Après l'invasion israélienne de Beyrouth en 1982 Maḥmūd Darwīš quitte cette ville avec d'autres Palestiniens pour se rendre à Tunis. A partir de 1981, il est rédacteur du trimestriel littéraire *al-Karmal* publié par l'Association Générale des Ecrivains et Journalistes Palestiniens. En 1984 il devient son président et depuis 1987, il fait partie du Comité exécutif de l'Organisation de Libération de Palestine.

Maḥmūd Darwīš dépeint dans sa poésie la tragédie ressentie très profondément, du peuple palestinien qui a perdu sa patrie. Il y exprime son regret et son désespoir mais aussi son espoir ferme de revoir sa patrie libre; il appelle au combat plein de sacrifices, pour sa libération. Sa poésie brosse le tableau de la nature de Palestine, elle reflète aussi sa nostalgie de la terre perdue mais avant tout elle proclame l'idée d'un sacrifice sans limites.

Il est surprenant que Maḥmūd Darwīš, musulman penchant pour l'idéologie communiste athée, renoue dans ses nombreux ouvrages avec la symbolique chrétienne. C'est le Nouveau Testament qui l'a inspiré le plus, mais on retrouve chez lui aussi des allusions intéressantes aux personnages de l'Ancien Testament, aux psaumes et aux villes célèbres du monde antique.

Les poèmes évoquant le Nouveau Testament sont au nombre de 30 et ils sont dispersés irrégulièrement dans les recueils successifs de ses poèmes. Le plus grand nombre de ces poèmes, à savoir 8, se trouve dans le recueil *ʿĀšiq*, dans *Uḥibbuki* il y a six poèmes, et dans *Ḥabībatī* – cinq poèmes. Les recueils *Yawmiyyāt* et *al-ʿAṣāfir*

*tamūt* contiennent trois poèmes chacun, le recueil *Āḥar* – en contient deux. Dans le premier recueil et dans les deux derniers il n'y a dans chacun d'eux qu'un seul poème abondant des thèmes chrétiens.

Il y a huit poèmes puisant l'inspiration dans l'Ancien Testament dont deux dans chacun des recueils ci-dessous: *ʿĀšiq, al-ʿAṣāfir tamūt* et *Uḥibbukī*; et un dans chacun des recueils suivants: *Yaʿwmiyyāt* et *Hiṣār*.

## NOUVEAU TESTAMENT

### La Croix et le Messie

La croix est le plus important symbole chrétien présent dans la poésie de Maḥmūd Darwīš: elle apparaît dans quelques dizaines de poèmes et dans différentes significations. Dans quelques poèmes leur auteur parle du Messie uni d'une manière naturelle avec sa croix, mais dans la plupart d'entre eux, "la croix" est séparée du rôle qu'elle joue dans la religion chrétienne et elle acquiert des significations nouvelles qui lui sont conférées par le poète.

Darwīš développe pleinement son idée dans la troisième strophe du poème "Qaṣīdat al-ard" (Poème de la terre) du recueil *Uḥibbukī*:

En mars les chevaux se réveillent  
 Ô terre, ma maîtresse!  
 Quel chant coulera dans ton sein ondulant?  
 Quel hymne répondra à la rosée et à l'encens?  
 Comme si les autels parleraient maintenant  
 des prophètes de Palestine  
 depuis leurs débuts jusqu'à la durée.  
 L'espace a verdi  
 Les pierres ont cramoisi  
 et le Messie est sorti  
 de l'ouragan et de la blessure  
 vert comme des plantes  
 Il couvre les clous et les liens.  
 C'est mon hymne  
 L'élévation d'un jeune Arabe  
 vers les rêves et la sainteté. (*A'māl* 522-523)

Après avoir décrit le printemps qui s'éveille, le poète introduit des éléments religieux – des encens brûlés à la gloire de Dieu, et des autels. Mais cette fois-ci les autels parlent non seulement des prophètes de l'Ancien Testament, mais aussi de nouveaux "prophètes de Palestine" qui lui prédisent "la durée" c'est-à-dire la libération future. Le Messie est le symbole de la "Bonne Nouvelle", le Messie qui surgit de l'ouragan et de la blessure. "La blessure" – symbole universel de la souffrance, a chez St Augustin

tin la fonction purifiante<sup>1</sup>. “L’ouragan” dans l’imagerie de l’Ancien Testament devance l’apparition de Yahvé, par exemple: “Un vent violent et fort déchirait les montagnes et brisait les rochers en avant de Yahvé”. (Cf. Livre des Rois, 19:11-14).

Ici tout comme dans l’Ancien Testament, le Messie sort de l’ouragan, il est “vert”, donc intégré dans les couleurs du printemps, de la vie, de la renaissance. Il ne faut pourtant pas oublier que les pierres qui “ont cramoisi”, signalent le sang et le combat. Le Messie couvre “les clous” – évoquant la notion des tortures et du supplice de la croix, et des “liens” qui se rapportent plutôt aux Palestiniens privés de liberté, qu’à Lui-même. Et il devient pour le jeune Arabe l’exemple à suivre, l’indication comment par la souffrance s’élever vers la réalisation des rêves sur la patrie indépendante et vers la sainteté.

Dans un autre poème “*Našīd ilā l-Aḥḍar*” (Chant pour al-Aḥḍar) du recueil *Uḥibbuki* à côté d’al-Aḥḍar (Vert), symbole musulman de “l’eau de la vie” et de la renaissance<sup>2</sup> apparaît le Messie:

Ô, al-Aḥḍar, renouvelle ma voix,  
J’ai dans ma gorge ma carte-rêve  
et les noms du Messie Vivant.

Renouvelle, ô, al-Aḥḍar ma mort (...) (*A‘māl* 547).

Le sujet lyrique – le poète s’adresse à al-Aḥḍar (al-Ḥaḍīr), symbole de “l’eau de la vie” et de la “renaissance” des légendes populaires arabes, en demandant de raviver son talent poétique pour qu’il puisse appeler à établir une nouvelle carte de Palestine. En même temps il fait allusion au “Messie Vivant”, c’est-à-dire au Christ ressuscité, et il prie al-Aḥḍar de vaincre la mort – “néant” de la Palestine. Dans ce poème le Messie joue un rôle auxiliaire à côté du principal symbole de la vie qui est al-Aḥḍar.

Dans le poème “*Qaṣīda ilā r-rīḥ aš-šimālīyya*” (Poème au vent du nord) du recueil *Uḥibbuki*, consacré à des méditations tristes sur l’exil et sur sa Jaffa abandonnée Darwīš écrit:

On ne m’a pas pendu...  
Alors je suis revenu – sans honneur (...)  
Et le Messie monte sur la croix,  
Sans croix il n’y a pas de Messie  
Cela veut dire que seul l’enfant n’est pas Messie  
dans ma patrie. (*A‘māl* 617)

<sup>1</sup> St Augustin écrit “blessure-souffrance” qui disculpe un homme et le conduit au conversion. Voir: *Confessions*, Livre VI, Chapitre 25.

<sup>2</sup> al-Ḥiḍr (ou al-Aḥḍar, ou al-Ḥaḍīr), “Le Vert”, le personnage cité dans le Coran en “le serviteur du Dieu”, devient héros des légendes arabes populaires, est lié à “l’eau de la vie” et animation des choses mortes.

En renouant avec une acceptation consciente, (selon la religion chrétienne,) de la croix par Jésus-Christ, Maḥmūd Darwīš montre à ses compatriotes la voie à suivre. Il a honte, lui de ne pas être mort. Seul l'enfant peut ne pas accepter la croix c'est-à-dire les souffrances et la mort pour la patrie. Lui, homme adulte – le Messie symbolique qui doit conduire à la résurrection de la Palestine doit être prédestiné à porter la croix.

Le personnage du Christ est présenté d'une façon très moderne dans le poème "*Našīd li-r-riḡāl*" (Hymne pour les hommes) du recueil '*Āšīq*'. Le sujet lyrique parle au téléphone entre autres avec Jésus et avec Muḥammad en leur posant des questions sur le sens de la lutte des Palestiniens pour leur libération. Tous les deux, ils donnent une réponse affirmative. Voilà un extrait de "*Ma'a l-Masīḥ*" (Avec le Messie):

(...) Je parle de l'Israël  
 Mes pieds sont transpercés par les clous  
 J'ai une couronne d'épines sur la tête.  
 Fils de Dieu! Quelle voie prendre?  
 Dois-je renoncer au salut  
 ou persévérer?

- Je réponds: Avancez les hommes! (*A'māl* 210-211)

Dans ce poème on voit une identification très caractéristique pour Darwīš avec la Passion du Christ par le moyen des objets – symboles évoquant cette Passion: la couronne d'épines et les clous. L'apostrophe "Fils de Dieu" qu'il lance à Jésus, est très importante et conforme à la foi chrétienne. Les musulmans considèrent Jésus uniquement comme un prophète. Peut-être le rappel du personnage de Jésus-Christ et de son affirmation de la lutte pour la patrie avait un caractère instrumental, celui d'attirer au combat les Palestiniens qui sont chrétiens, (tout comme "la conversation avec Muḥammad", était adressée aux Musulmans).

### La croix

Uniquement dans les poèmes que je viens de commenter la croix est présentée en rapport avec le Christ. Dans d'autres poèmes, nombreux d'ailleurs, leur auteur "s'approprie" la croix pour la mettre au service de sa patrie, la Palestine qui pour lui constitue le bien suprême. Et ce – qui est contraire à la religion chrétienne, la croix ne symbolise plus le lien avec Dieu, la rédemption de l'homme et le salut du monde, mais elle reste le symbole de la souffrance et du sacrifice infini pour sa patrie. Et sa fonction est de servir l'idée de la lutte pour la libération de la Palestine, qui n'est toujours pas entendue comme une lutte armée mais parfois comme un combat poétique. Les images et les idées de la poésie de Maḥmūd Darwīš exposent certaines valeurs essentielles pour le poète.

La principale idée que le poète exprime par la symbolique de la croix c'est un don absolu de soi à sa patrie, un don fait par amour, de plein gré, un don désintéressé, ce qui veut dire qu'on est prêt à la mort, aux tortures et à la souffrance. La force

de ce sentiment d'amour est associé par le poète à l'amour de celui qui meurt sur la croix, qui donne pour sa patrie tout ce qu'il possède. Voilà ce qu'il en dit dans un extrait du poème "*Rubā'īyyāt*" (Quatrains) de son premier recueil *Awrāq*:

Ô ma Patrie, mon amour pour toi

ne me donne rien

sauf le bois de la croix.

Ma Patrie, ô ma Patrie comme tu es belle!

Prends mes yeux, prends mon coeur, prends ma bien-aimée! (*A'māl* 85)

La même idée revient dans le poème "*Uḡniyāt al-ḥubb 'alā ṣ-ṣalīb*" (Chant d'amour sur la croix) du recueil *Awrāq*, où le poète dit à la patrie:

Je t'aime

Sois ma croix,

Sois ce que tu veux.

Comme le soleil

enflamme mon coeur!

Et n'aie pas pitié!<sup>3</sup>

À côté du don absolu du "moi" lyrique et de sa disposition à souffrir pour sa patrie, on y retrouve également l'espoir apporté par "le soleil", symbole de la "source de lumière, de chaleur et de vie" (Berlevi 1974 IV, 215). Tout comme lui, la patrie doit enflammer le coeur et éveiller le désir de vivre et de lutter. Dans le poème "*Ṣalāt al-ḥīra*" (La dernière prière) du recueil *'Āšiq*, le poète médite avec tristesse sur le sort des Palestiniens, qu'il désigne par la métaphore: "la croix du pays". Il veut brûler avec cette croix si la libération du pays s'ensuit:

J'ai l'impression, Ô croix de mon pays

qu'un jour tu brûleras (...)

Et quand mes cendres retomberont de toi,

L'oeil du destin sourira: ils sont morts

tous les deux ensemble...

Et pourtant moi je suis prêt à embrasser même la pierre

pourvu que mon pays puisse rester (*A'māl* 217-218).

Le motif d'un don total à sa patrie identifié avec la croix, apparaît dans le poème "*Ṣawt wa-sawt*" (La voix et le fouet) du recueil *'Āšiq*. À la fin de ce poème le poète dit:

Même ma croix n'est pas la mienne.

C'est moi, qui suis le sien...

Même la souffrance... (*A'māl* 118)

Dans beaucoup d'autres poèmes de Darwīš la croix apparaît comme "la blessure et la souffrance" et aussi comme "la déception et la fin de l'espoir" – dans le sens de

<sup>3</sup> La traduction polonaise du tout le poème par Skarżyńska-Bocheńska 1983:139.

la souffrance spirituelle. Le plus souvent elle est identifiée à "la blessure" – symbole qui apparaît souvent dans la poésie contemporaine arabe, entre autres chez Adonis<sup>4</sup> et as-Sayyāb<sup>5</sup>.

Dans le poème intitulé "*Yaumiyyāt ġurḥ filastīnī*" (Journal de la blessure palestinienne) du recueil portant le même titre, Darwīš se penche avec compassion sur la souffrance de ses compatriotes, mais il y voit aussi la cause de leur unité:

Les ennemis devaient venir

pour que nous comprenions que nous sommes jumeaux,

L'ouragan devait venir

pour que nous puissions habiter dans le tronc d'un chêne vert.

Si le Seigneur crucifié ne s'était élevé sur le trône de la Croix,

il serait resté un enfant peureux qui a perdu la blessure. (*A'māl* 395)

Et cette fois-ci "l'ouragan" s'unit à "l'orage", à l'averse, à la guerre. Le poète introduit un nouveau symbole "*sindiyan*" – chêne vert – arbre saint, selon les croyances de nombreux peuples, et en même temps, le symbole de la force, de la longévité et de l'élévation au sens physique et spirituel (Berlevi 1974 III, 348). Cet arbre symbolique doit entourer les Palestiniens combattants, les cacher en lui, leur donner de la force et les projeter vers l'avenir. Le poète compare cette image avec le Messie crucifié qui a été élevé par la blessure – souffrance sur le trône de la Croix. Là aussi Darwīš suggère qu'on ne peut pas rejeter "la blessure" que seul l'enfant eut en être exempté.

Les derniers vers de la citation sont conformés aux témoignages de l'Évangile: St-Matthieu (26:38,42), St-Luc (22:42), St-Marc (14:33-36) parlent de l'angoisse du Christ priant sur le Mont des Oliviers (Gethsémani). C'est l'Évangile de St-Jean qui dépeint le mieux le trouble et la prise de décision du Fils de Dieu (12:24): "Maintenant mon âme est toute troublée et que dire? Père, sauve-moi de cette heure! Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure-ci."

Ce trouble et cette angoisse du Christ sont décrits par le poète comme la peur de l'enfant qui pourrait perdre le sens de la souffrance-blessure. Darwīš comprend parfaitement bien le rôle du supplice de la Croix qui confère une Grandeur de Dieu.

Pourtant, porter une croix symbolique des souffrances d'un pays ou d'une ville, souvent fait naître le sentiment de déception et de défaite. Dans le poème "Psaumes"

<sup>4</sup> Adonis approfondie la symbolique de la "blessure", il voit en elle "la souffrance", qui conduit l'homme par la route de sa vie vers la pleine réalisation. Il développe cette idée dans le poème "*Ġurḥ*" ("La blessure" dans Adonis 1971:358 et suiv.)

<sup>5</sup> La "blessure" (*ġurḥ*) paraît aussi dans la poésie de Badr Šākir as-Sayyāb (parmi d'autres dans le poème "*Awdat ilā Ġaykūr*" (1960), où il parle de la "blessure brûlante"

"Ġaykūr, Ġaykūr! Le vinaigre et l'eau coulent de mon cœur, de ma blessure brûlante." (as-Sayyāb 1971 I, 426). Sur As-Sayyāb voir: Skarżyńska-Bocheńska 1998.

(*Mazāmīr*, – “17 psaumes d’amour et de nostalgie de la Palestine libre”, du recueil *Uḥibbukī*) dans l’extrait “*Mazmūr 11*” (Psaume 11) le sujet lyrique se plaint:

Je suis tombé de la croix  
 Etendu comme la lumière  
 sur l’horizon de l’infini, (...)  
 Et je n’ai trouvé ni ma blessure  
 ni ma liberté. (...)

Je suis citoyen du royaume  
 qui n’est pas encore né. (*A‘māl* 539)

“La croix-souffrance” tout en étant lumineuse, donc apportant du bien et de l’espoir, s’étend à l’infini. On ne voit donc pas la fin des souffrances ni la liberté tant désirée. Le poète décrit vraiment la réalité de son pays. Une idée analogue est reprise dans le poème “*Marra uḥrā*” (Une autre fois) du recueil *Uḥibbukī*. Le sujet lyrique “nous” se rapporte aux Palestiniens en tant que peuple:

Une autre fois nous sommes descendus de croix  
 – et nous n’avons pas trouvé de terre  
 et nous n’avons pas vu de ciel. (*A‘māl* 609)

La situation difficile de sa patrie suscite l’ironie du poète, qui s’exprime dans le poème “*Qā‘ al-madīna*” (Le fond de la ville) (*A‘māl* 420-425) du recueil *al-‘Aṣāfir tamūt*. Après avoir décrit la défaite de la ville et le sort des personnes tuées dont la mort est vécue par le sujet lyrique comme sa propre mort, le poète passe aux remerciements pleins d’ironie:

Merci! – ô croix de ma ville,  
 Merci!

Tu nous as appris la couleur des oeillets et des héros  
 Ô pont qui étends de la joie de l’enfance  
 – jusqu’à la vieillesse.

Maintenant je découvre la ville en toi.

Oh! notre belle ville...! (*A‘māl* 423)

L’asservissement, les souffrances physiques et psychiques durent trop longtemps déjà, le poète les connaît depuis son enfance et par un pont symbolique il s’avance vers la vieillesse. La croix apporte seulement la couleur du sang versé par les combattants pour la liberté, et des oeillets rouges qu’on rapporte lors de leurs enterrements. Il n’y a plus d’espoir de voir la fin de cette horreur qui envahit la ville. Le poème se termine sur une pointe d’ironie.

Des moments de désespoir et de découragement sont exceptionnels dans l’oeuvre de Darwīš, tout comme ceux de révolte, exprimée dans le poème “*Kitāba bi-l-fahm al-muhriq*” (Ecrire avec du charbon des décombres) (*A‘māl* 440-442) du recueil *al-‘Aṣāfir tamūt*. Cette fois-ci après avoir présenté des images d’une ville prise et entièrement brûlée par l’ennemi, le sujet lyrique se révolte et rejette la croix:

Je sorte des clous de cette croix

pour chercher une autre source d'éclairs  
et une nouvelle forme de visage aimé. (*A'māl* 441)

"Les clous" dans la symbolique chrétienne n'existent pas séparément, on comprend tout de même "le fer" comme "un joug de fer" – symbole d'une sévérité insupportable et d'une oppression intenable (Le Deutéronome 28,48). Le sujet lyrique en s'attachant aux clous de fer de la croix se révolte contre la souffrance et décide de chercher une autre "matrice d'éclairs" – symbole de l'étincelle de la vie et du pouvoir fertilisant (Berlevi 1974 II, 242), donc un autre moyen de libérer sa patrie. La révolte est présente déjà dans un poème plus ancien "*Kitāba 'alā daw al-bunduqiyya*" du recueil *Habībatī*, et c'est une révolte contre la religion:

(...) j'y ai lutté en rêve et en réalité  
(...) j'ai déchiré ma Thora  
et j'ai torturé le Messie. (*A'māl* 371)

L'idée de la croix revient dans le poème portant le même titre que le recueil cité ci-dessus: "Ma bien-aimée se réveille", à l'endroit où le sujet lyrique bat sa coulpe pour avoir négligé l'appel de la croix:

Avons-nous reconnu la croix  
qui nous a conduit sur la place de la lumière?  
Oh! non... Nous avons reconnu  
seulement les paroles-clous. (*A'māl* 353)

Dans ce poème on voit paraître une "lumière" à laquelle la croix mène et qui est présente dans nombre d'autres oeuvres de la poésie de Darwīš. Dans la symbolique chrétienne la lumière est un symbole tout particulier de l'esprit divin, mais en même temps, la lumière et la vie s'unissent sur la plate-forme de la nature. "Voir la lumière du monde" – signifie "naître" (Forstner 1990:92). La croix peut donc ici conduire vers Dieu, mais elle peut aussi, d'une manière plus laïque, signifier la naissance de la nouvelle Palestine. Le "soleil" – élément fréquent dans les poèmes parlant de la croix, est doté d'une symbolique analogue. Le sujet universel de l'imitation de la croix, est réduit par Darwīš à l'acceptation de "la croix d'amour" pour sa chère Palestine. Il en parle dans le poème "*Šahīd al-uġniya*" (Martyr du chant) du recueil *Āšiq*, où l'ennemi donne un choix aux vaincus: une révérence devant son trône et un baisemain d'humilité ou bien:

(...) tu seras élevé sur le bois de la croix  
en tant que martyr du chant... et du soleil  
(...)

Je n'étais pas le premier qui a porté une couronne d'épines  
et je dis: – pleure!

Car peut-être ma croix deviendra le dos d'un coursier  
et les épines au-dessus de mon front,

mouillées de sang et de rosée – une couronne de lauriers! (*A'māl* 137-138)

Dans ce poème son auteur renoue avec les paroles d'Évangile sur l'élévation du Christ par sa Passion: "Ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme pour que tout homme qui croit en Lui ait la vie éternelle". (St-Jean 3:14-15). L'idée de la Passion, de la Rédemption et de la vie éternelle est ici limitée par le poète et transposée sur deux modèles de la Palestine contemporaine:

- un poète luttant pour la liberté avec son chant, et
- un "militant-martyr" de la libération de la patrie (*šahīd*).

Dans la suite de ce même poème le "chanteur-poète" devient non seulement "martyr du chant" mais également celui du soleil. Il y a donc l'espoir d'une nouvelle vie pour la patrie. Le poète fait allusion au Christ qui a été le premier à porter une couronne des épines - il pleure et il prend sa croix conformément à la recommandation du Christ: "Si quelqu'un veut venir derrière moi (...) qu'il prenne sa croix et qu'il me suive" (Matthieu 16:24).

Le sujet lyrique croit en victoire: la couronne d'épines, enrichie par le sang versé des victimes, et la rosée, - symbole de la vie et de la renaissance, doit se transformer en une couronne de lauriers - donc victoire.

L'idée d'une mort fière du martyr, qui élève le crucifié, est reprise par Darwīš dans le poème "*Qāla l-muḡannī*" (Le chanteur a dit) du recueil '*Āšīq*:

(...) Le chanteur glorifiait le soleil d'automne,  
avec une corde il guérissait les blessures.

Le chanteur sur sa croix de douleurs.

Ses blessures scintillent comme des étoiles.

Il dit aux personnes qui l'entourent:

- Je ne veux pas de regrets!

Je meurs debout, comme un arbre.

De cette manière la croix est devenue chaire,

ou une branche de chant,

et ses clous - des cordes.

Ainsi il pleut, ainsi un arbre pousse. (*A'māl* 116-117)

Le rôle du chanteur-poète est de donner de la consolation. "Un soleil d'automne" introduit une note de tristesse et de fin. "Les clous", transformés miraculeusement en cordes, guérissent les blessures des personnes alentour. Cependant ses propres "blessures" - "étincellent comme des étoiles". La très riche symbolique des étoiles est en général l'expression de l'idée divine et un plan de Dieu concernant les destinées des hommes. Une étoile annonce la naissance du Christ, d'après Grégoire le Grand "Christ est devenu pour nous étoile du matin quand il nous a donné Lui-même l'exemple de la résurrection" (Forstner 1990:102-103). Même à la réception plus laïque "les étoiles étincelantes" font penser au ciel et à l'espoir. La "mort fière" du poète renoue avec l'ancienne tradition arabe (le Christ mourait humblement) et la transformation de la croix en chaire (en arabe minbar) dont on prêchait l'islam, ou en "branche de chant" est éloignée des notions chrétiennes. Cette dernière métaphore prône

l'espoir de la renaissance et la victoire de l'idée proclamée par le chanteur. Dans la tradition chrétienne, une jonchée de rameaux ou des rameaux agités symbolisent l'hommage rendu au triomphateur (...) C'était une tradition orientale d'acclamer les héros et les grands en brandissant des rameaux verts qui symbolisent l'immortalité de leur gloire (Berlevi 1974 IV, 79). L'espoir de la victoire future est mis en relief par les paroles sur la pluie qui tombe et "l'arbre qui pousse" – symboles universellement reconnus de la vie et de la puissance – allégorie de la nature toujours renaissante (Forstner 1990:151).

Il est intéressant de constater que Darwīš utilise un autre type d'images et de symboles en parlant du "poète – chanteur de la liberté", que ceux dont il se sert pour décrire un "militant – martyr" (*šahīd*) combattant pour sa patrie les armes à la main. Le poète persécuté, souffrant le supplice de la croix, est entouré de symboles de la victoire et de la gloire future. Quant au militant, Darwīš est conscient de son rôle double: celui du défenseur acharné de la patrie, prêt à mourir pour elle, mais aussi celui d'un assassin qui tue parfois des innocents dans le camp ennemi. Les croix du militant sont donc du feu ou de la pierre. Il en parle dans le poème "*Radd 'alā fa'l*" (Réaction) du recueil *Uğniyāt ilā l-waṭan* [sans date d'édition]:

Vous ne verrez que mon front en feu,  
 Vous n'entendrez que le cliquetis de mes fers.  
 Et quand je brûlerai sur la croix de mon service  
 - je serai saint  
 dans une tenue d'assassin. (*A'māl* 321-322)

Le feu de la croix qui brûle, a ici le sens de la purification du péché (Forstner 1990: 74), et du supplice, en même temps. Grâce à ce supplice l'assassin peut être sanctifié. Le poète parle ici pour la première fois de "la croix du service" pour la patrie, c'est-à-dire d'un devoir pénible et difficile. Dans le refrain du poème "*Našīd li r-riḡāl*" (L'hymne pour les hommes) du recueil '*Āšīq*, un militant parlant de lui-même, définit ainsi cette tâche:

Tu es abaissé comme l'asphalte  
 tu es abaissé derrière le rideau des soucis,  
 (...) crucifié sur la pierre (*A'māl* 206).

Une autre image renouant incontestablement aux méditations solitaires du Christ sur le mont des Oliviers, est brossée par le poète dans le poème *Šarw min al-ḡāba* du recueil '*Āšīq*:

Un écho parvint de oliveraie...  
 Et j'étais crucifié dans le feu.  
 Ne m'arrachez pas! – criais-je aux corbeaux,  
 Je reviendrai peut-être à la maison...  
 Peut-être le ciel se fendra  
 pour éteindre ce bois cruel!  
 Un jour je descendrai de la croix...

Il est intéressant de savoir...

comment je reviendrai, nu et déchaussé? (*A<sup>c</sup>māl* 149-150)

Le sujet lyrique souffre sur une croix symbolique du "feu-amour". Il rêve d'un miracle, d'une pluie venant du ciel qui éteindrait les flammes. Mais alors, privé de son amour pour la patrie, il deviendra "nu et déchaussé". On peut noter ici le fait qu'il est partagé entre l'amour désintéressé pour la patrie, et la lassitude venant d'une souffrance qui dure. La situation du sujet lyrique est pareille dans le poème "*Anā ātī ilā zill 'aynayki*" (Je vais dans l'ombre de tes yeux) du recueil *Ḥabibatī* dont l'extrait:

Fais de moi un martyr défendant  
l'herbe, l'amour et la moquerie,  
la poussière de rues et des arbres,  
les yeux de toutes les femmes,  
et les mouvements de la pierre.

Fais que j'aime la croix qui n'aime pas (*A<sup>c</sup>māl* 361).

La croix qui dans la religion chrétienne est symbole non seulement de la souffrance mais aussi de l'amour. Dans les contextes présentés par le poète, elle donne uniquement la souffrance. C'est un rude service pour la patrie qui n'existe pas encore sur la carte, et puis l'espoir de la voir renaître s'envole souvent.

Deux les plus beaux poèmes d'amour de Darwīš adressés à sa patrie, imaginée comme une belle jeune fille, sont liés à son départ en émigration et à sa nostalgie du pays perdu. Dans le premier: "*al-Matar al-awwal*" (La première pluie) du recueil *al-Asāfir tamūt*, on trouve des fleurs pourtant si rares dans la poésie de Darwīš:

Dans la brume d'une pluie fine  
ses lèvres ont été rose  
qui a fleuri sur ma peau  
et ses yeux – horizon,  
qui s'étend de mon hier, – vers l'avenir...  
(...) Quand je la quittais  
à la sortie du port  
ses lèvres avec un baiser  
on sculpté sur les miennes  
une croix de jasmin. (*A<sup>c</sup>māl* 484-487)

Le fleurs adoucissent la tristesse du départ de l'exilé qui quitte son hier tragique et difficile vécu sur sa terre natale pour un avenir inconnu. La nostalgie se dessine à peine sur ses lèvres sous forme d'une "croix-souffrance", mais cette fois-ci c'est une croix de jasmin dont la couleur blanche peut être le symbole d'un début, des possibilités ouvertes, du nouveau (Forstner 1990:116). Les dictionnaires de symboles ne donnent pas la connotation du jasmin, mais pour chaque personne qui a visité les pays arabes et a vu des colliers et de bracelets odorants de jasmin, le parfum de ces fleurs s'associe avec l'amour et un parfum du pays, ici la Palestine. Le poète-exilé emporte ce souvenir sur ses lèvres.

Le poème "Ilā dā'i'a (A la perdue) du recueil *Azbār ad-dam* (Les fleurs du sang, sans date d'édition) est consacré au sentiment de nostalgie que le poète éprouve réellement et aux souvenirs de la patrie. Dans l'extrait de ce poème on voit encore une fois paraître la croix donnant l'espoir et l'élevation:

Quand une larme-nuage  
qui enveloppe tes yeux noirs,  
tombera sur mes yeux,  
je porterai toutes les tristesses du monde  
comme une croix,  
sur laquelle les martyrs deviennent géants  
et le monde rapetisse (...) (*A'māl* 308)

Traduit du polonais en français par Janina Karna

## BIBLIOGRAPHIE

### A. Sources

- Āḥar* = Maḥmūd Darwīš, *Āḥar al-layl nahār* (La fin de la nuit c'est le jour). 1967.  
 'Aṣāfīr = Maḥmūd Darwīš, 'Aṣāfīr bilā aḡniḥa (Oiseaux sans ailes). 1960.  
*al-'Aṣāfīr tamūt* = Maḥmūd Darwīš, *al-'Aṣāfīr tamūt fī l-Ġalīl* (Les oiseaux meurent en Galilée). 1970.  
 'Āṣīq = Maḥmūd Darwīš, 'Āṣīq min Filastīn (L'amoureux de Palestine). 1966.  
*Awrāq* = Maḥmūd Darwīš, *Awrāq az-zaytūn* (Feuilles d'oliviers). 1964.  
*Habībatī* = Maḥmūd Darwīš, *Habībatī tanḥadu min nawmihā* (Ma bien-aimée se réveille). 1969.  
*Uḥibbukī* = Maḥmūd Darwīš, *Uḥibbukī aw lā uḥibbukī* (Je t'aime ou je ne t'aime pas). 1971.  
*Yaḥmiyyāt* = Maḥmūd Darwīš, *Yaḥmiyyāt al-ḡurḥ al-filastīnī* (Journal de la blessure palestinienne). 1968.

*A'māl* = Maḥmūd Darwīš, *al-A'māl aš-šī'riyya al-kāmila*. Beyrouth 1973.

Ce livre me sert de point de repère car il contient tous les recueils que je viens d'énumérer.

Des recueils postérieurs:

Darwīš, *Arā* = Maḥmūd Darwīš, *Arā mā urīdu* (Je vois ce que je veux voir).  
 Tubqāl 1990.

Darwīš, *Dīwān* = Maḥmūd Darwīš, *Dīwān* (Recueil) 2 vols. Beyrouth 1977.

- Darwīš, *Hiṣār* = Maḥmūd Darwīš, *Hiṣār li-madā'ih al-baḥr* (Blocage assaut des éloges de la mer). Tubqāl, 1985.
- Darwīš, *Hiya* = Maḥmūd Darwīš, *Hiya uḡniya* (C'est une chanson). 1986.
- Darwīš, *Ward* = Maḥmūd Darwīš, *Ward aqall* (Moins de fleurs). 1986.

## B. Références

- Adūnīš (= Adonis) 1971. *al-Ātār aš-ši'riyya al-kāmila*. Beyrouth: Dār al-<sup>c</sup>Awda, 1971.
- Berlevi, M. 1974. *Dictionnaire des symboles*. Paris.
- Forstner, D. 1990. *Die Welt der christlichen Symbole*. [Selon traduction polonaise: *Świat symboliki chrześcijańskiej*.] Varsovie.
- as-Sayyāb, Badr Šākīr. 1971. *Dīwān*. Beyrouth.
- Skarżyńska-Bocheńska, Krystyna. 1983. *Piesni gniewu i miłości*. Varsovie.
- . 1998. "Éléments chrétiens dans la poésie de Badr Šākīr as-Sayyāb". *Law, Christianity and modernism in Islamic Society*. Ed. par U. Vermeulen & J. M. F. Van Reeth. Leuven: Peeters.
- St Augustin, *Confessions*. Trad. par Louis de Mondadon. Paris 1947.